



Georges
PEREC

LA VIE W.

Cela faisait une bonne dizaine d'années que je n'avais pas relu ce livre de Perec. Mon fils m'a piqué mon amour de Perec et, de tous ses livres (je le soupçonne de les avoir tous lus), celui-ci est celui

qui le touche le plus. Sans doute parce qu'on y oublie le prodigieux lipogrammeur de *La disparition* pour y retrouver le romancier profond des *Choses* avec une dimension autobiographique forcément bouleversante car liée à la judéité de ses parents.

Ce qui surprend d'emblée, c'est la cohabitation dans ce livre de deux textes qui alternent avec une parfaite régularité : un texte autobiographique dans lequel l'auteur, partant de photos mais surtout de souvenirs (souvent instables), évoque son enfance (il naît en 36) jusqu'à son retour à Paris à la fin de la guerre ; et une double fiction autour d'un certain Gaspard Winckler et de l'île de W qui semble toute dédiée au sport.

Le livre comporte deux parties : 11 chapitres pour la première, 26 pour la seconde, dans chacune desquelles alternent les deux récits. Merveilleux jeu de miroir des épigraphes, empruntées à Queneau :

*Cette brume insensée où s'agitent des ombres,
comment pourrais-je l'éclaircir ? [1]*

*cette brume insensée où s'agitent des ombres,
— est-ce donc là mon avenir ? [2]*

Ce questionnement sur le souvenir répond en même temps au rôle de l'écriture : éclaircir pour dégager un avenir.

« Je n'ai pas de souvenir d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans.

En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent. Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente. »

Son père se nomme Peretz, sa mère Szulewicz. Ils sont Juifs d'origine polonaise. Leur fils naît en 36 (une fille suivra, qui ne survivra pas à une malformation congénitale). Le père, engagé volontaire, décède en juin 1940. La mère, pour protéger son fils, l'envoie en Savoie avec la Croix-Rouge, auprès d'une tante paternelle et de son mari, Esther et David Bienefeld. C'est là qu'il sera baptisé et verra son nom francisé en Perec. Sa mère disparaîtra à Auschwitz en 43. Les Bienefeld l'adopteront en 45.

C'est l'empan des souvenirs auxquels s'attache ici Perec. Il a peu pour l'aider dans cette entreprise, « *que le secours de photos jaunies, de témoignages rares et de documents dérisoires* ». De sa famille directe lui vient son premier souvenir : l'arrière-boutique de sa grand-mère (qui émigrera en Israël). Il reprend deux textes brefs écrits antérieurement, en les corrigeant (notamment sur l'orthographe des noms familiaux) et en les nuanciant pour s'interroger sur l'absence de preuves tangibles de ce qu'il avance. Modestie de l'écriture, souci de coller du plus près à la réalité ? « *Je ne sais pas si je n'ai rien à dire, je sais que je ne dis rien ; je ne sais pas si ce que j'aurais à dire n'est pas dit parce qu'il est l'indicible (l'indicible n'est pas tapi dans l'écriture, il est ce qui l'a bien avant déclenchée) ; je sais que ce que je dis est blanc, est neutre, est signe une fois pour toutes d'un anéantissement une fois pour toutes.* » L'enfant est envahi par l'histoire familiale et ethnique qui le dépasse et l'écriture autobiographique n'est d'aucun recours.

Ce qui frappe dans les souvenirs évoqués, c'est, outre l'absence d'un cadre de vie ferme, stable, la précision visuelle des choses évoquées, pour laquelle il ne peut que rarement s'appuyer sur des photos. Un goût de la précision qui est une des marques de l'écrivain Perec.

La fiction figure, elle, en italiques. Dans la première partie elle nous raconte comment un déserteur a réussi à échapper aux filets de la police grâce à de faux papiers – il circule sous l'identité de Gaspard Winckler. Ce personnage apparaît dans *Le Condottiere*, un roman de jeunesse (60) publié en 2012; il y est un faussaire de talent. Il réapparaîtra, en 78, dans *La vie, mode d'emploi*. Il est donc un double de Perec. Ce Winckler se voit confier une singulière mission : partir à la recherche du vrai Gaspard, enfant sourd-muet disparu près de la Terre de Feu dans un naufrage mais dont le corps n'a pas été retrouvé. Plus trace de ces deux personnages dans la seconde partie, entièrement consacrée à une description obsessionnellement minutieuse de l'île de W. Perec s'explique sur ce texte d'adolescence oublié : *« Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souviens tout à coup que cette histoire s'appelait W et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance. En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de W. Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu. »*

L'organisation de l'île semble avoir été pensée dans ses moindres détails et obéir à des lois mathématiquement objectives dans le rythme des compétitions : championnats de sélection propres à chaque village, championnats locaux inter-villages puis les trois Jeux, Atlantiades (mensuelles), Spartakiades (trimestrielles) et Olympiades (annuelles). De même le parcours des athlètes est-il soigneusement programmé depuis l'enfance et le noviciat jusqu'à ce qui apparaît comme le but ultime de W : le triomphe.

Mais peu à peu, au fil des précisions, se pressentent des composantes moins reluisantes, plus équivoques. Telle la façon dont est nommé chaque athlète : il gagne le prénom attaché aux places d'honneur de chaque compétition, il en change donc périodiquement au gré des aléas sportifs ; il n'est que le fruit de ses résultats [que d'autres nomment promotion au mérite]...

Telles les punitions infligées aux vaincus, qui peuvent aller jusqu'à la mise à mort. Telles aussi les discriminations laissées au bon vouloir des organisateurs ou du public. Discriminations que peuvent mettre à mal d'incessantes transgressions au règlement.



Jeux Olympiques de Berlin, 1936

La belle image de W, « Fortius Altius Citius » se désagrège peu à peu. Un summum : les Atlantiades où les femmes sont lâchées dans l'arène et offertes à la cupidité des athlètes qui les violent ; elles retrouvent ensuite le gynécée dont, de toute leur vie, elles ne sortiront pas, hormis pour ces chasses sexuelles. D'ailleurs, un nouveau-né féminin sur cinq est tué.

W se révèle dans toute l'horreur de sa nature fasciste, *« Il y a deux mondes, celui des Maîtres et celui des esclaves. Les Maîtres sont inaccessibles et les esclaves s'entre-déchirent. Mais même cela, l'Athlète W ne le sait pas. Il préfère croire à son Étoile. »*

Et, évidemment, écrivant « étoile »... D'ailleurs le dernier paragraphe évoque les vestiges souterrains de ce monde : *« des tas de dents d'or, d'alliances, de lunettes, des milliers et des milliers de vêtements en tas, des fichiers poussiéreux, des stocks de savon de mauvaise qualité... »*

La fiction éclaircit l'autobiographie et dit ce dont l'enfant n'a pas souvenir...

Aulde France ◆

W ou le souvenir d'enfance, Georges Perec, Denoël, 1975

